L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR DIXIEME PAGE.

TEMPERATURE

Du 28 janvier 1905.

Thermomètre de E. et L. Claude, Opticiens No 131 rue Bienville.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin	48	8
Midi	58	14
3 P. M.	60	16
6 P. M.	58	14

SOMMAIRE.

L'Automobile.
Trois mots inutiles.
La Maison hantée.
Sans Vert.
Aspirations, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche, (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

Situation Politique Grave en Hongrie

Il semble que pour le vieil empereur François-Joseph les difficultés qu'il rencontre dans le gouvernement de son empire augmentent au fur et à mesure qu'il se rapproche de la tombe, comme pour lui montrer que sa présence seule maintient encore ensemble les peuples disparates réunis sous son sceptre, l'avertir que sa disparition prochaine sera le signal de la dislocation de l'Autriche-Hongrie.

Depuis plusieurs années le parlement hongrois, qui est entièrement distinct du parlement autrichien, refuse tout crédit au gouvernement, s'oppose à toute législation, force l'empereur à suspendre la constitution pour assurer lui même le fonctionnement de l'administration du pays.

C'était suffisamment grave pour inspirer quelques craintes et faire croire que la personnalité de l'empereur restait le seul rempart contre la révolution, mais voici qu'aujourd'hui l'opposition au gouvernement sort triomphante des urnes électorales, de minorité devient une majorité formidable prête à se lancer à l'assaut du fragile édifice austro-hongrois, à réclamer l'indépendance absolue de la Hongrie.

La crise va s'ouvrir sans délai, car il est douteux que l'empereur puisse trouver un homme pour remplacer M. Tisza, le chef du cabinet qui se retire devant la volonté formellement exprimée des électeurs.

Il ne peut être question de François Kossuth ni du comte Apponyi, les chefs des deux groupes de l'opposition, car tous deux sont des partisans avoués de la séparation d'avec l'Autriche, et il est douteux qu'aucun autre homme politique soit assez fort pour gouverner dans les circonstances présentes.

On a prononcé bien à tort ces jours derniers le mot de révolution à propos de troubles ouvriers en Russie; il est beaucoup mieux approprié à ce qui se passe en Hongrie, où les adversaires du gouvernement s'appuient sur la majorité d'un peuple mûr pour l'indépendance.

REPRISE

Des hostilités en Mandchourie.

On annonce une reprise des hostilités entre l'armée de Kouropatkine et celle d'Oyama. D'après les derniers avis reçus de Mandchourie, les Japonais auraient tenté de tourner l'aile droite des Russes s'appuyant sur la rivière Shahke, au sud de Moukden, mais auraient été repoussés et auraient, en outre, perdu d'importantes positions.

D'après d'autres avis l'engagement serait devenu général; mais ces derniers avis manquent de confirmation. Il est d'ailleurs douteux que les opérations aient pris une grande extension sur un terrain couvert d'une épaisse couche de neige et par une température au-dessous de zéro. Il est donc permis de croire que le commandant japonais, inquiet d'une immobilité de près de trois mois, a voulu se rendre compte de l'état actuel de l'armée russe, croyant peut-être que les troubles intérieurs de la Russie avaient eu quelque effet sur les soldats.

La réception dont il a été l'objet a dû l'éclairer et doit le faire réfléchir, d'autant plus que sa tentative malheureuse lui a coûté quelques positions importantes.

Mais l'engagement annoncé ne serait-il pas le signal de l'ouverture d'une campagne d'hiver? Il serait permis d'en douter, car alors les Russes auraient pris l'offensive, selon toutes probabilités. Toutefois on ne saurait se prononcer avant l'arrivée de nouveaux avis qui établiront si les deux formidables armées sont véritablement aux prises ou si le généralissime japonais n'a voulu que tâter le terrain. Quoiqu'il en soit, il est certain que de chaque côté les troupes sont sur l'alerte et prêtes au combat. Les rigueurs de l'hiver dans la Mandchourie constituent un sérieux obstacle à des opérations sur une vaste échelle, mais cet obstacle n'est pas insurmontable pour des soldats comme les Russes et les Japonais.

UNE

Maison en Acier à Caracas

Une revue étrangère nous apprend que M. Cripriano Castro, président de la République du Vénézuela, dans l'Amérique du Sud, s'est fait récemment construire, à Caracas, un palais tout en acier. C'est par crainte des tremblements de terre, très fréquents dans la région, que le chef élu de la nation vénézuélienne a décidé d'abandonner Cucafa, petite ville de la banlieue de Caracas, maintes fois détruite par des secousses sismiques, pour venir habiter définitivement le centre de la capitale.

A l'extérieur comme à l'intérieur de l'habitation, l'œil n'aperçoit que la pierre ou les boiseries, mais la structure tout entière, parois et charpente, est en acier trempé. Admirable protection contre les tremblements de terre et peut-être les bombes anarchistes.

Soirée littéraire et artistique.

La soirée littéraire et artistique offerte vendredi dernier à M. L. V. Gofflot, secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française par l'Athénée Louisianais, a été fort brillante; elle a valu d'aimables heures à une assistance nombreuse et d'excellente composition: un dessus de panier de notre monde le meilleur.

L'Athénée n'avait pas de programme arrêté pour cette petite fête tout intime, dont le caractère familial n'a pas été le moindre attrait. Il voulait présenter à son invité d'honneur M. Gofflot, un public français, ce public qui est de toutes ses fêtes, qui répond toujours avec empressement à toutes ses convocations et qui lui est redevable de bien des régals littéraires et autres.

Donc, en se rendant, l'autre soir, au siège de l'Athénée, on s'avait qu'on ne s'y exposait à aucune déception; on savait même qu'on y rencontrerait une haute personnalité, littéraire et des gens de grande distinction, ce qui ajouterait au charme de la réunion; et l'on s'y est rendu en foule avec la confiance, l'assurance que la très consciencieuse société paierait comptant, c'est-à-dire, qu'elle intéresserait ses invités.

L'Athénée dont la création remonte à bien des années et dont l'utilité s'affirme chaque jour de plus en plus — *vires acquirit eundo* — n'a reçu dans son sein jusqu'à ce jour, que des messieurs; mais il est maintenant décidé que les dames pourront en faire partie; pensée heureuse qu'a eue M. Bussière Rouen, le secrétaire perpétuel de la docte société, et dont il faut le féliciter.

L'ostracisme qui frappait les dames était injuste, immotivée, il faut en convenir, car la femme n'est encombrante nulle part; et messieurs les Athéniens en ouvrant leurs rangs à ces précieuses collaboratrices, vont donner à leur œuvre une force nouvelle; l'Athénée va voir s'ouvrir devant lui des horizons plus larges; la Galanterie et la Littérature seront en coquetterie, elles vont tenir leurs assises dans le même temple, et de ce rapprochement naîtra une émulation féconde en résultats heureux.

M. le professeur Alcée Fortier, en sa qualité de président de la société, a fait les honneurs de la soirée avec son habituelle affabilité. Invité à dire un mot, à exprimer une pensée, le Dr. E. B. Craighead, président de l'Université Tulane, à très volontiers pris la parole et s'est livré à une courte causerie en français que l'on a écoutée avec un réel intérêt.

MM. Perrin et Bréant, deux des premiers sujets de la troupe du théâtre français, se sont fait applaudir, l'un, dans un monologue amusant; l'autre, dans une poesie de Coppée qu'il a dite avec une finesse extrême.

Plusieurs messieurs, à la requête de M. Fortier, sont venus prononcer de courtes allocutions. Du nombre se trouvait M. Bertrand Nogaro, un conférencier fort distingué dont la parole a été très goûtée. M. Nogaro est Docteur ès Sciences politiques et économiques, Licencié ès Lettres et chargé de mission de l'Université de Paris; il est de passage à la Nouvelle-Orléans et sa présence à une fête comme celle de l'autre soir devait en rehausser l'éclat.

La seconde partie de la soirée a été consacrée à la littérature et à la musique; et ce sont Madame Beugnot et Mlles Anita Bouligny, M. Peyrat et C. Gibert, qui en ont fait les frais. Mme Beugnot a lu un excellent travail où se révèle son fin talent d'écrivain; c'est une virtuose de la plume à qui toutes les souplesses, toutes les élégances, toutes les subtilités de la langue française sont connues.

Mlle Bouligny, dans plusieurs exécutions sur le piano, La Gavotte des Mathurins et un Nocturne de Chopin entr'autres, a, elle aussi, puissamment contribué au succès de la fête. Elle a le jeu brillant, expressif. Le clavier pour elle n'a plus de secrets; elle l'étreint et lui fait rendre toute la gamme des émotions, le brutalisant parfois et le faisant gronder, tonner; le caressant d'autrefois et le faisant murmurer, soupirer des sons veloutés. Le mécanisme de l'exécutante est tel, son jeu des difficultés si aisé, que la matière se reconnaît vaincue.

Et pour clore une soirée si heureusement remplie, les membres de l'Athénée et leurs invités se sont groupés autour d'une table abondamment pourvue de rafraîchissements, et, une heure durant, ont échangé de joyeux propos.

On fait bien les choses à l'Athénée; on les fait complètement, opulemment; c'est l'impression, nous voulons l'espérer, du moins, qu'aura laissée au sympathique Secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, la fête intime qu'ont organisée spontanément MM. Fortier et Rouen pour célébrer convenablement la présence parmi nous de M. Gofflot.

Hier matin l'ABEILLE a été honorée de la visite de M. Bertrand Nogaro.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de cette semaine à l'Orpheum est incontestablement intéressant, comme le prouve l'affluence des spectateurs, et celui qui le remplace demain soir ne le lui cèdera en rien. Il est préparé avec grand soin et contient des numéros appelés à faire sensation.

On y verra entre autres Sam Elton, l'homme qui seul a fait rire le Shah de Perse à Londres, Félix et les deux sœurs Barry, des comiques de talent, Homer B. Mason et Marguerite Keeler, des comédiens de valeur, Paulton et Dooley, des cyclistes comédiens, Ford et Wilson, des comédiens burlesques, etc.

LYDIA BARRY, à l'Opheum.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

La troupe française a donné hier soir à son bénéfice, devant une salle extrêmement bien garnie, ce qui est de bon augure pour les deux représentations d'aujourd'hui, "Sapho", la délicieuse et empoignante comédie en cinq actes par Alphonse Daudet et A. Belot.

Tous les interprètes ont retrouvé le succès auquel ils ont été accoutumés durant la saison, et c'est au milieu d'applaudissements prolongés que le rideau s'est baissé.

Les artistes étrangers à la troupe qui avaient bien voulu apporter leur concours ont été très fêtés dans un intermède où chacun d'eux a fait preuve de beaucoup de talent.

Aujourd'hui à une heure de l'après-midi "l'Abbé Constantin"; le soir "Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre."

TULANE.

La troupe de grand opéra de langue anglaise que dirige M. Henry W. Savage a clos brillamment hier soir sa courte saison au Tulane avec "Cavalleria Rusticana" et "Pagliacci". Cette semaine de grand opéra a été d'autant plus goûtée que notre public a été privé cette année d'opéra français.

Demain soir à ce théâtre "The Billionaire", une comédie musicale de Harry B Smith, sous la direction de Klaw et Erlanger.

Cette pièce, qu'on dit la sensation de la saison, sera interprétée par une troupe d'élite dans laquelle se trouvent Thomas Q. Seabrooke, Diamond Donner, Josie Intropidi, Helen Dexter, Lois Ewell, Vesta Stanton, Helen Carpenter, Ethel Intropidi, Bessie Kinsella, Pauline Harrice, Harry Macdonough, Tony Hart, Walter Percival, A. Seymour Brown, Frederic Scott, John Stepling, Charles Halton, James Grant et Abraham Friedland.

CRESCENT.

Chauncey Olcott, qui brille d'un grand éclat au firmament artistique des Etats-Unis, fait sa première tournée dans le Sud et débute parmi nous ce soir sur la scène du Crescent dans "Terence," le drame tiré du roman de Mme B. M. Croker. Le rôle de Terence est, disent ceux qui ont entendu M. Olcott, celui dans lequel il peut le mieux déployer le superbe talent dont il est doué. Comme il est entouré d'artistes de premier ordre la semaine de "Terence" promet d'être sensationnelle au Crescent.

GREENWALL.

"A Japanese Nightingale" que donne le Greenwall cette semaine, à partir d'aujourd'hui en matinée, grâce à des arrangements spéciaux avec MM. Klaw et Erlanger, est une adaptation du roman d'Onato Wotanna par William Young.

Le dramaturge a suivi le roman de Mme Wotanna, mais lui a donné un dénouement heureux, ce qui n'est pas pour déplaire aux spectateurs.

C'est dans cette pièce que débute le nouveau premier rôle de la troupe Baldwin-Melville, M. Thomas Mc Larnie dont la réputation est grande.

"A Japanese Nightingale" est admirablement montée.

LYRIQUE.

La troupe Olympia a clos sa saison hier soir au Lyrique au milieu des applaudissements.

Aujourd'hui en matinée débute la troupe de comédie à la tête de laquelle se trouvent Thomas J. Keogh, un favori de notre public, et Joseph Kilgour, ancien premier rôle du Greenwall.

La liste des artistes comprend aussi Caroline McLean, Helen Pingree, Nellie French, Jessie Lanning, Edwin Knowles, John Feralock, Charles H. Douglas et d'autres.

La pièce d'inauguration est "Hello Bill", une très joyeuse comédie de Willis Maxwell Goodhue qui va indubitablement obtenir un colossal succès.

MOTS POUR RIRE.

Chez le médecin.

—Docteur, ça ne va pas: cependant, je me sens solide comme un bœuf et je mange comme un loup.

—Alors, allez consulter un vétérinaire.

—

Calino affirme que l'esprit, comme la goutte, saute une génération.

—Eh bien, lui dit quelqu'un, qu'est ce qui me le prouve?

—Permettez, reprend Calino, mon père qui était un homme fort intelligent....

—

Une adresse cueillie aux environs de la Bastille:

M. BUFFET

"Professeur de danse."

Bien peu d'élèves doivent aspirer à danser devant un tel maître!

—

Les définitions charentonnesques.

"Anthropophage." — Celui qui aime son prochain.

"Maître d'armes."—Tire-bottes.

—

M. Durapiat professe à l'égard de la famille des sentiments très particuliers.

—Vous avez trois enfants? lui demandait-on hier.

—Mais oui....

—Et lequel préférez-vous?

—Le plus jeune....

—Parce que?

—Parce qu'il ne paye que demi-place!

La Maison Hospitalière.

Une fête à son bénéfice.

Nous l'avons déjà dit, la Maison Hospitalière est une des fondations les plus admirables qui soient. Humble, modeste, il est rare qu'elle sorte de sa sphère; il est rare qu'elle demande au public de lui venir en aide, satisfaite qu'elle est de faire le bien, d'exercer la bienfaisance dans la mesure de ses ressources.

Mais cette année l'hiver est dur, cruel, et la vieillesse est frileuse. Déjà les vieux ans sont lourds à porter, et plus d'un cri de douleur, non de plainte, s'est fait entendre dans la pieuse demeure, c'est que sans doute, les foyers s'y sont éteints, et que les froidures de la saison s'y font sentir.

La soirée qui se donne jeudi prochain, dans la salle de l'Union Française, est au profit de la Maison en question; et si le produit en est abondant, les douces vieilles que la Providence a recueillies sous ce toit, en seront les bénéficiaires; et le bon génie qui plane sur l'institution, la pieuse femme qui en dirige les destinées, Mlle Coralie Correjolles, fera filtrer un rayon de bonheur dans la mansarde de chacune de ses protégées.

Allons nombreux à cette fête, quand ce ne serait que pour contribuer au soulagement de respectables infortunes. Les pensionnaires de la Maison Hospitalière ne sont nullement de vulgaires, de banales figures: il en est devant lesquelles on se découvre; leur indigence ne leur a point enlevé leur hauteur, leur fierté; et leur donner c'est leur rendre ce qu'elles ont eu.

Mlle Correjolles demande au public de s'associer à elle en la circonstance; elle ne tend pas absolument la main pour ses chères vieilles, elle donnera en retour, à qui lui apportera ses sous, un divertissement intéressant, une fête charmante dont voici le programme:

Ouverture, Direction de Prof. Paul Jones.

Pantomime, "Old Folks at Home".

Quatuor Vocal, MM. E. C. Heintz, J. M. Walker, Geo. Tiernay, et Lionel M. Rieau.

Quatuor Banjo. MM. Paul Jones, C. Cottrell, Mme J. S. Murdy et Master W. Murdy.

Chœur, "Hope Abides Forever", Sterns.

Trombone Solo, Selection. Dr. S. H. McAfee.

Solo, "Waiting", Millard, Mlle E. Flechsig.

Orchestre.

Monologue, "After the Wedding", Mlle Jessie E. Tharp.

Solo, "Le Rêve d'un Prisonnier", Rubenstein, Mlle A. Lafargue.

COMEDIE.

"A Pair of Lunatics."

He (otherwise known as Geo. Fielding), M. Gus. Lamblas.

She (otherwise known as Clara Manners), Mlle Jessie Tharp.

Solo—"Cavatine des Huguenots", Meyerbeer, Mme G. Richards.

Solo Banjo, Prof. Paul Jones.

Solo—"La Reine de Saba", Gounod, Mme Dupuy Harrison.

Orchestre.

"CHUMS"

Farce en un acte.

Mr. Breed (A Vermont Squire) M. Gus Lamblas.

Chums: Harry Breed (A. B. Harv., his son) Mr. Jeo. Tierney, Tom Burham (Leading Lady, Pi Eta Theatre) Mr. Maurice Brierre.

Mrs. Breed, Miss Cora Witherspoon.

Flora Strong, Miss Jessie Tharp.

Accompagnatrices: Mme J. S. Murdy et Mlle Zelonie Guenard.

Incendie à Alger.

A onze heures hier soir le feu a éclaté dans le couvent Ste-Marie à l'angle des rues Olivier et Eliza à Alger. Les flammes ont été promptement éteintes par le département d'incendie.

—Pas adieu, au revoir!

—Peut-être....N'aie pas peur. Ta maison n'est pas loin. J'attendrai que ta porte soit refermée.

—Merci.

Elle s'en alla.

Il demeura immobile, la regardant s'éloigner sur la pointe du pied, délicate silhouette de mondaine, blanche dans la lumière du jour naissant avec un frou-frou de jupes soyeuses.

Puis dans le lointain il y eut un bruit de barrière et de portes qui se fermaient, et il se décida à rentrer chez lui.

Heureux! Allons donc!

Pendant deux ans il avait eu l'excitation du but qu'il voulait atteindre, l'ardeur de conquête de cette fortune à prendre, de l'abîme menaçant à éviter.

Puis la fièvre était tombée, et déjà la joie du triomphe s'était évanouie pour faire place à une sorte d'inquiétude qui ne lui laissait pas un instant de repos.

La solitude l'épouvantait.

Il lui fallait du bruit, le théâtre et ses lumières, le cercle et ses émotions, la foule et son fracas.

Dans l'ombre, ses remords se tenaient éveillés.

Ils lui suscitaient des fantômes.

Et sur les murailles de sa chambre, comme Balthazar sur celles de son palais, il voyait en lettres sanglantes les noms de ses victimes:

—André de Brévannes, Jean Villedieu, la vieille duchesse et Marietta.

Quatre déjà!

Il laissa tomber sa tête sur ses deux mains et, en songeant au nombre de ses millions, il murmura:

— Décidément, ils me coûtent trop cher!

XXXIX

LE CARNET DE ME PLESSIS

Jean Villedieu était entré au Casino pendant que le comte de Rouvres taillait ses banques et entassait des monceaux de billets et de jetons devant lui.

Leurs yeux s'étaient rencontrés et il avait envoyé à ce grand joueur un salut qui contenait à la fois des félicitations pour son succès et un certain étonnement de le voir mêlé de nouveau à ces batailles de joueurs effrénés.

Mais l'ancien élève de Me Plessis n'avait pas eu de peine à remarquer le changement du comte.

Il n'était plus le même que le dimanche précédent, le jour où il l'avait rencontré sur le champ de courses, présentant à ses connaissances son amie, l'Italienne, dont l'étonnante beauté faisait l'admiration de tous.

Autant il paraissait ouvert, souriant et heureux de vivre, autant il était devenu agité, fiévreux et en proie à une sorte de rage intérieure qui perçait au dehors dans la flamme de ses yeux et la contraction subite de ses traits.

Jean Villedieu en était frappé et il se demandait sans pouvoir résoudre le problème:

- Qu'est-il donc arrivé?

Le lendemain, vers cinq heures du soir, il se promenait sur les planches de Trouville, mélancoliquement, lorsqu'il aperçut venant à lui l'ancienne amie du capitaine Chailley.

Elle souriait et lui tendit la main.

—Je vous cherchais presque, lui dit-elle.

—Vous!

—Vous vous souvenez de votre magnifique brune de Bon-Secours?

—Je crois bien. Si je ne craignais d'offenser vos charmes, je dirais que je n'ai jamais aperçu une plus admirable femme.

—Osez, mon cher. Je suis bonne fille et je pense comme vous. Elle est incomparable. Elle a surtout les plus beaux yeux que j'aie jamais aperçus. Eh bien! mon bon, vous ne la reverrez pas, du moins ici.

—Pourquoi?

- Parce qu'elle n'y est plus.

—Partie!

—Le lendemain même.

—Pour Paris?

—C'est probable.

—Seule?

—Avec le comte de Rouvres.

—Vous en êtes certaine?

—D'autant mieux que je les ai vus s'embarquer à la gare. Il avait dû se passer quelque chose..Elle était toute changée.. On aurait dit un corps sans âme.... Je vous cherchais depuis pour vous apprendre. Le hasard a fait que nous ne nous sommes pas rencontrés....

—Vous dites qu'il s'est passé quelque chose....

—Oui.

—Quoi donc?

—Ah! voilà. Je n'en sais pas plus que vous là-dessus, mais ce que je sais parfaitement bien, c'est que la maison avait été louée pour elle par le comte de Rouvres. Il est donc son maître et seigneur .... Et maintenant, vous êtes aussi avancé que moi. Bonjour, cher!

Elle avait évidemment quelque chose sur les lèvres qu'elle aurait voulu sortir mais une certaine pudeur l'en empêcha.

Elle dit seulement, au moment de quitter Jean Villedieu:

—Vous savez la nouvelle?

—Qu'elle?....

—Au sujet du comte....

—Il est possédé de nouveau du démon du jeu!

—Justement.

—J'ai fait un tour hier au Casino vers minuit et je l'ai vu.

—Moi aussi. C'était une furie. Tous les gros bonnets étaient là.... Ah! les billets de mille ne pesaient pas lourd....

—Il a gagné?....

—Enormément. On parle d'un demi-million, pour le moins.

—C'est de la folie.

—Sans doute, mais ne craignez rien! Il refitera ses banknotes, soyez-en sûr....

—Et ce ne sera pas long!

—Je vous quitte....

La jolie blonde s'éloigna rapidement.

Elle venait d'apercevoir un de ses admirateurs et courait à lui.

Jean Villedieu n'était pas loin de sa villa.

Elle domine la plage du haut d'une terrasse de quelques mètres et forme un ensemble assez imposant avec sa masse carrée solidement assise sur de fortes bases, et ses toits à l'italienne qui bravent les ouragans de l'hiver.

Il rentra et alla s'enfermer dans sa chambre.

Là, près d'une fenêtre d'où il découvrait la mer jusqu'aux falaises du Havre, il s'assit devant son secrétaire et en tira le cahier bleu qu'il emportait toujours avec lui.

C'était son vade-mecum, son bréviaire, son livre de chevet.

Il l'ouvrit et tomba sur cette phrase:

"Ne te presse pas; ne t'agite "pas dans le vide.

"Si tes recherches sont vaines "d'abord, ne te décourage pas. "Ecoute les bruits qui viendront "à toi. Peu à peu, tu recueilleras des indices qui se changeront en un faisceau de "preuves.

"Le coupable, prudent d'abord, aux aguets, inquiet, et "plus tard à peu près sûr de "l'impunité, se relâchera, sortira "de sa réserve et te fournira de "lui-même les renseignements "dont tu auras besoin."

Il en était là de sa lecture lorsqu'on frappa à sa porte:

—Entrez, dit-il.

C'était Yves-Marie qui lui dit:

—Il y a là un monsieur qui voudrait vous voir....

—Qui est-ce?

—Je ne sais pas.

—Il fallait lui demander sa carte.

—Je n'ai pas osé. C'est un monsieur très bien, d'une cinquantaine d'années, l'air très doux....

—Où est-il?

—Au salon.

—Ma mère?....

—Madame est sortie avec une de ses amies....

—Fais-le monter.

Yves-Marie dit:

—Bien, monsieur.

Et s'arrêtant au moment de sortir:

—Si vous vouliez, je retournerais à Paris.... Vous n'avez pas besoin de moi ici?

—Pas précisément.

—J'ai une idée et je crois qu'elle n'est pas mauvaise.... En deux ou trois jours, là-bas, peut-être moins, je verrai si elle est bonne. C'est au sujet de la dame de Roville.

—Toujours ton imagination?

—Toujours.

—Vas-y et reviens.

Le visage du Breton s'épanouit.

—Je crois bien que je ne me suis pas trompé, reprit-il, et je ne fais qu'y penser jour et nuit.

—C'est bon. Tu es libre. Amène moi ce visiteur et fais ce que tu voudras.

—Je prendrai le premier train.

—Ce soir?

—A l'instant même.

—Bon voyage!

L'ancien chasseur dégringola l'escalier quatre à quatre et remonta en précédant l'inconnu qu'il laissa en tête à tête avec son jeune maître.

Jean Villedieu s'était levé et invitait l'inconnu à s'asseoir.

Mais d'abord le visage grave et doux de cet étranger l'avait prévenu en sa faveur.

Et comme son regard l'interrogeait, l'autre lui dit:

—Je dois d'abord vous donner mon nom ensuite je vous apprendrai le motif qui m'amène et me fait désirer un entretien avec vous. Je suis le baron Maurice de Restaud....

Ce nom frappa Jean Villedieu.

La suite à dimanche prochain.